



Yolande Moreau dans le taxi de Jérôme Colin : l'interview intégrale



JÉRÔME: Bonjour.

YOLANDE MOREAU: Oh dis donc ! Bonjour monsieur.

JÉRÔME: Vous allez bien ?

YOLANDE MOREAU: Je vais très bien, merci.

JÉRÔME: Dites-moi.



YOLANDE MOREAU: Alors, ce serait pour aller en first, place du Jeu de Balle, récupérer un ami, monsieur Martin Provost, et en deuzio, nous irons jusqu'à la RTBF au boulevard Reyers.

JÉRÔME: Très bien. Allons-y.

YOLANDE MOREAU: Vous avez déjà déjeuné mais y'a des choses ici.

JÉRÔME: Oui, je viens d'aller faire les courses. J'en ai profité.

YOLANDE MOREAU: Un peu de gibolin, je vois.

JÉRÔME: Comment ?

YOLANDE MOREAU: Un peu de gibolin.

JÉRÔME: Oui, je bois toujours du gibolin.

YOLANDE MOREAU: Vous avez raison.

JÉRÔME: C'est bon pour ce qu'on a, paraît-il.

YOLANDE MOREAU: ça soigne tout.

JÉRÔME: ça soigne tout, le gibolin.

JÉRÔME: Place du Jeu de Balle... Je vous aime, vous.

YOLANDE MOREAU: J'ai de la chance. J'ai de la chance, monsieur.

JÉRÔME: C'est vrai.

YOLANDE MOREAU: Des petits masques et tout...

JÉRÔME: Vous étiez à l'hôtel, vous avez dormi à l'hôtel ?

YOLANDE MOREAU: Oui.

JÉRÔME: Ça doit être terrible ces hôtels, parce que j'ai revu votre film « Quand la mer monte », il n'y a pas très longtemps et ça a un côté « qu'est-ce que ça doit être dur ! ». Cette femme qui après son spectacle, va toute seule dans l'hôtel... Bien évidemment, après il se passe des choses, mais sinon cette vie, quelle solitude !

J'habite en Normandie.

YOLANDE MOREAU: Oui et non. Quand je viens à Bruxelles, ce n'est pas la solitude parce que je vois plutôt beaucoup de famille et d'amis. Ce n'est pas vraiment la solitude. Un hôtel, c'est un espace de rêverie aussi. Un no man's land. Ça me plaît bien aussi.

JÉRÔME: Ça vous plaît ?

YOLANDE MOREAU: Il y a un côté qui me plaît. Pas tout le temps. Après, je suis contente de retrouver mon chez moi, mon lit et mon quotidien mais... voilà. Ce n'est pas si terrible que ça, ce n'est pas triste.

JÉRÔME: Non ?

YOLANDE MOREAU: Non, je ne trouve pas. Même en tournée, on est dans le film, on est plutôt concentré, c'est comme une parenthèse et c'est bien d'être en dehors de chez soi, je trouve.

JÉRÔME: Vous habitez où ?

YOLANDE MOREAU: En Normandie.

JÉRÔME: En Normandie !

YOLANDE MOREAU: C'est le début de la Normandie mais c'est la Normandie. A 80 kilomètres de Paris, un petit hameau.

JÉRÔME: Pourquoi avez-vous décidé cela ? Parce que vous êtes belge. Vous vous expatriez ?



YOLANDE MOREAU: Oui, je suis bruxelloise. Parce que je travaillais beaucoup avec Jérôme Deschamps et mon mari travaillait aussi avec un chef opérateur français donc on ne se voyait plus et donc les enfants sont devenus grands et on a décidé d'aller là-bas. Je ne voulais pas habiter Paris donc j'ai un peu cherché aux alentours de Paris. Vers Compiègne, ça ne m'intéressait pas, c'était trop plat et par hasard j'ai été tourner du côté où j'habite et je me dis : oh ici c'est joli, c'est vallonné, il y a des petits ruisseaux, des bois, c'est une campagne un peu comme ça qui change, qui n'est pas triste et voilà.

JÉRÔME: Vous ne vous voyez pas avec votre mari, pendant des années, pendant les années Deschiens, vous ne vous êtes pas vus ?

YOLANDE MOREAU: Si, on s'est vu parce qu'à ce moment-là, j'habitais en France déjà, si, si. On se voyait plus, on se retrouvait à la campagne, c'est proche de Paris, 80 kilomètres.

JÉRÔME: Ça ne vous manque pas, notre Belgique ?

YOLANDE MOREAU: Ah si, elle me manque. Si, ça me manque et puis, ce qui me manque, c'est surtout la proximité des enfants, des petits-enfants, des amis. Et puis la vie ici en Belgique, il y a une qualité... Heureusement, là-bas j'ai découvert aussi, même dans mon hameau, j'ai des bons amis et on fait la fête aussi. C'est bien. Oui, ça me manque. Mais j'ai du plaisir à revenir.

JÉRÔME: Carrément.



Il y a une simplicité, une simplicité que j'aime bien en Belgique.

JÉRÔME: C'est quoi pour vous, de loin, la Belgique, c'est quoi ? Qu'est-ce qui représente la Belgique ? Qu'est-ce qui vous donne le blues de la Belgique quand vous êtes en France ? Une chanson ? Un film ?



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Yolande Moreau

YOLANDE MOREAU: Je suis sûre que d'abord, ici il y a la ville, il y a une qualité de vie, et surtout je vous dis la proximité de la famille et des amis, parce que ce n'est pas anodin d'avoir vécu si longtemps ici et d'avoir tissé des liens. Là, principalement je suis contente de les retrouver, ici j'aime ça. En dehors ce ça, il y a aussi, je vous dis, la qualité de vie et le sentiment de quelque chose qui m'est proche, familier, parce que là, je suis en train de réécrire un film et forcément pour moi, ça se passe ici. Or, ça fait 18 ans que j'habite en Normandie, je ne vais pas le placer là-bas, je vais le placer ici parce que justement, pour parler de cette chose un peu indéfinissable, de cette proximité, de quelque chose qui a à faire avec mes racines, de quelque chose qui m'est proche, qui m'est familier, vous dire quoi c'est toujours difficile de spécifier. J'aime bien les cafés, l'ambiance des cafés, la manière dont les gens s'expriment... Il y a une simplicité que j'aime bien. Tout ça, c'est évident mais c'est évident aussi que je place mon histoire ici.

JÉRÔME: Comme quoi, une fois qu'on a tiré ses racines, madame...

YOLANDE MOREAU: Oui mais il y a des réalisateurs qui font différemment, c'est bien aussi. Ils arrivent à faire un film au Vietnam où ils n'ont jamais été, c'est formidable aussi. C'est une autre démarche.

J'aime bien l'écriture en images.

JÉRÔME: C'est une évidence, quelques années après « Quand la mer monte », de réécrire un autre film ? Ou c'est un effort, ou c'est un besoin ?

YOLANDE MOREAU: J'avais tout de suite envie de le faire et puis en même temps, le cinéma, en général, je fais le truc à l'envers. C'est comme le jardinage, une fois qu'on met son nez dedans, on voit l'étendue des choses qu'on ne connaît pas. Ça fait un peu peur, les deuxièmes films. Par exemple cette idée, je l'ai eue tout de suite après « Quand la mer monte » et puis j'ai fait beaucoup d'autres choses, j'ai tourné ailleurs avec toujours ce projet auquel je travaillais de temps en temps. Ça fait peur. Et on se pose la question de pourquoi je raconte ça plutôt qu'une autre chose. Qu'est-ce que je veux vraiment raconter au cinéma? Alors que le premier, il y a un côté inconscient. Alors je voudrais retravailler et être inconsciente parce que je trouve ça un joli climat, pour écrire des choses, l'inconscience. Mais on ne l'a plus vraiment, on l'a un peu moins. Donc il y a des questions, au bout d'un moment, je ne sais pas les résoudre. Pourquoi j'écris cette histoire-là plutôt qu'une autre?

JÉRÔME: Vous ne savez pas.

YOLANDE MOREAU: Je sais à peu près, c'est-à-dire que je sais que ce qui m'intéresse, c'est les gens, que je fais ce métier-là parce que c'est les gens qui m'intéressent, parce que ce qui m'intéresse, c'est les malentendus entre les gens, que c'est une manière d'exprimer une société dans laquelle on vit maintenant, de raconter, c'est un moyen d'expression qui me convient. Voilà, peut-être que si j'avais pu faire de la peinture, j'aurais fait de la peinture. Il se fait que le cinéma me convient bien. En plus je ne suis pas quelqu'un de littéraire donc... J'aime bien l'écriture de cinéma.

JÉRÔME: Pratique. Technique.

YOLANDE MOREAU: On raconte en images. Donc à travers une phrase... C'est curieux que vous ayez mis tous ces légumes dans un taxi, je ne m'y attendais pas, on peut faire passer plein de choses, des choses très différentes. Ou des phrases très anodines, on peut faire passer ce qu'on veut. Et ça c'est... j'aime bien... ce n'est pas une écriture littéraire, je ne suis pas douée pour la littérature mais j'aime bien l'écriture en images.



JÉRÔME: On parlait de Belgique, vous, vous êtes profondément belge, parce que vous avez un papa wallon et une mère flamande. C'est ça ?

YOLANDE MOREAU: Comme beaucoup de Bruxellois. Ma mère est d'origine flamande, on a parlé le français à la maison, ma grand-mère vient du côté de Middelkerke, mon grand-père de Furnes, et puis de l'autre côté... mais je sens bien en moi ces deux cultures, bien qu'on n'a pas parlé flamand à la maison mais en lisant le bouquin d'Hugo Claus, je sentais bien que je venais de ces deux parties, de nouveau loin derrière. Je sens bien ça, oui.

JÉRÔME: Qu'est-ce que vous avez de belge ? De profondément belge ?

YOLANDE MOREAU: Oh, c'est difficile, votre question. Je ne sais pas répondre.

JÉRÔME: Parce que d'évidence.

YOLANDE MOREAU: C'est une actrice belge.

YOLANDE MOREAU: Heureusement.

JÉRÔME: Heureusement oui mais c'est n'est pas toujours évident. Ce n'est pas le cas de Cécile de France ou de Déborah François.

YOLANDE MOREAU: Ah bon !

JÉRÔME: Je les adore mais elles ne sont pas évidemment belges.

YOLANDE MOREAU: Pour moi, elles sont belges. Mais je ne sais pas ce que j'ai de belge, c'est à vous de me le dire, moi je ne sais pas. Ce n'est pas facile pour vous.

JÉRÔME: Et devenir comédienne, ça a été une évidence...

(Rencontre avec Antoine – Girls in Hawai)

YOLANDE MOREAU: Ah, c'est qui ?

JÉRÔME: C'est un ami à moi, je vais lui dire bonjour. Salut !

YOLANDE MOREAU: Bonjour.

JÉRÔME: Tu connais Yolande ?

ANTOINE: Oui.

JÉRÔME: C'est Antoine.

YOLANDE MOREAU: Bonjour.

JÉRÔME: Qui est le chanteur de Girls in Hawai, un magnifique groupe belge. Vous ne connaissez pas?

YOLANDE MOREAU: Non.

JÉRÔME: Je vous donnerai les disques.

ANTOINE: On s'est croisé il y a longtemps, vous aviez lu un texte sur la bière, je ne sais plus où, « La première bière » ça s'appelait.

YOLANDE MOREAU: De... Philippe Delerm ?

ANTOINE: Oui.

YOLANDE MOREAU: Ah c'est possible.

JÉRÔME: Un garçon extrêmement talentueux.

YOLANDE MOREAU: Enchantée. C'est marrant, c'est ça Bruxelles aussi. On s'arrête dans la rue...

JÉRÔME: On se croise...

ANTOINE: Je pars au boulot, je suis en retard. A plus tard. Ciao.

JÉRÔME: Ciao. Il est chanteur d'un groupe belge très connu.

YOLANDE MOREAU: Et comment ça s'appelle ?



JÉRÔME: Girls in Hawaï. Demandez à vos enfants, ils connaissent.

YOLANDE MOREAU: Sûrement.

JÉRÔME: Et vous avez grandi à Bruxelles.

YOLANDE MOREAU: Oui. A Woluwe.

Devenir comédienne

JÉRÔME: Et devenir comédienne, c'était une évidence, gamine ?

YOLANDE MOREAU: Non pas gamine, parce que j'ai fait autre chose, j'hésitais beaucoup quand j'étais adolescente. Je savais que je voulais faire un métier artistique. Je faisais beaucoup de peinture à l'époque. Je ne suis pas très douée, je faisais de la peinture, je savais que je voulais faire un métier artistique entre guillemets. Et puis j'ai commencé à faire des cours de déclamation avec Suzanne Philippe, donc il y avait des textes à lire, il fallait choisir des textes, avec Madame Ysaye, des dictions, puis j'ai fait du théâtre expérimental... Je me rappelle, j'étais encore aux Dames de Marie, j'ai fait Martine Wijckaert qui était... qui est toujours je crois à la Balsamine, on a monté un spectacle sur des poèmes qu'elle avait écrits. C'était très expérimental... c'était « Oh, le flot de l'âme, Grâce Immaculée... ». Des choses comme ça.

JÉRÔME: Et ça vous éclatait.

YOLANDE MOREAU: J'aimais bien, oui, j'aimais beaucoup ça. Et puis, j'ai fait du théâtre avec Jean-Paul Rappeneau aussi. Après, j'ai eu mes enfants assez jeune et j'ai recommencé le théâtre en faisant du théâtre pour enfants.

JÉRÔME: A 18 ans, vous quittez l'école...

YOLANDE MOREAU: J'ai terminé mes humanités...

JÉRÔME: Puis vous vous dites : c'est bon.

YOLANDE MOREAU: Oui.

JÉRÔME: Et à 19 ans, vous avez un enfant dans votre tiroir.

YOLANDE MOREAU: Oui.

JÉRÔME: Et vous devenez maman. C'est vachement jeune.

YOLANDE MOREAU: C'est très jeune. Et à ce moment-là aussi dans ma vie, ça se bouscule, j'étais attirée par... j'étais un peu rebelle, par le monde hippie, c'est très naïf de ma part, une autre vie, mais quelque part, que je rejoins maintenant, cette envie de campagne, de nature, je rêvais de ça. Je lisais le bouquin de Maurice Mességué, « C'est la nature qui a raison », je voulais être autodidacte en faisant mon potager, avoir mes moutons, tisser la laine, me chauffer avec des bouses de vaches...

JÉRÔME: Comme des millions de personnes, hein.

YOLANDE MOREAU: C'est très naïf mais en même temps, quelque part, évidemment je ne suis pas comme ça, mais je rejoins cette envie très forte maintenant avec le fait que j'habite à la campagne. J'ai mon potager et j'ai des moutons, mais je ne tisse pas la laine.

JÉRÔME: C'est très naïf, ce mouvement hippie, mais en même temps, est-ce que ce n'est pas le plus beau mouvement d'espoir qu'il y ait eu dans le siècle?

YOLANDE MOREAU: C'est très joli. C'est incroyable l'espoir qu'il y avait, de changer, cette envie d'autre chose. Si c'était beau, comme projet, c'était beau. Complètement à côté de la plaque mais... Enfin, complètement... Oui, je crois.



JÉRÔME: Ça a fait des êtres libres, non ?

YOLANDE MOREAU: Ça, je ne sais pas.



J'étais très tournée vers Dieu.

JÉRÔME: Ça ne vous a pas libérée de quelque chose, d'adhérer à ça pendant quelques années ?

YOLANDE MOREAU: Non je pense qu'on se rend compte très vite que c'est naïf et qu'il y a d'autres voies pour parvenir à... non...

JÉRÔME: C'était « fleurs dans les cheveux, pétards, et on écoute Bob Dylan ».

YOLANDE MOREAU: Par exemple. Entre autres. On est tous... on veut un monde sans guerre... Tout le monde connaît ça: une société meilleure, de partage... Oui, enfin...

JÉRÔME: Et quand est-ce que vous vous êtes dit : ça ne marche pas.

YOLANDE MOREAU: Très vite. On se rend compte d'abord de ce qu'on est, de comment on vit, des réalités du monde, de quand on a un enfant, des réalités, il faut qu'ils aillent à l'école, il faut qu'ils aient leur sac de gym, il faut intégrer un système... c'est très naïf.

JÉRÔME: Mais vous avez rêvé ?

YOLANDE MOREAU: Ah oui j'ai rêvé.

JÉRÔME: C'est déjà ça de pris sur l'ennemi.

YOLANDE MOREAU: Oui. Et puis on s'acclimate, autrement.

JÉRÔME: Petite vous, étiez plutôt amoureuse de Dieu que de Bob Dylan, visiblement.

YOLANDE MOREAU: Vous êtes bien renseigné. C'était avant, la période mystique.

JÉRÔME: Vous avez eu ça.

YOLANDE MOREAU: Oui j'ai eu ça, assez longtemps même. Quand j'avais une dizaine d'années, avec la communion solennelle, tout ça, j'étais très tournée vers Dieu.



JÉRÔME: A prier. Enfant.

YOLANDE MOREAU: Oui.

JÉRÔME: A s'adresser à Lui.

YOLANDE MOREAU: Oui.

JÉRÔME: Gamine. C'est fou. Qu'est-ce qu'un enfant peut demander à Dieu ? Il n'a pas d'angoisse, Il n'a pas trop de soucis...

YOLANDE MOREAU: Oh... Bof. Non mais je pense que l'idée de Dieu me séduisait.

JÉRÔME: Qu'est-ce qui vous plaisait dans son image ? Qu'est-ce qui vous attirait ?

YOLANDE MOREAU: Oh mon Dieu ! J'étais croyante. Qu'est-ce qui me plaisait ?

JÉRÔME: Ce n'était pas le Christ en slip sur la croix. Ca ne s'arrêtait pas là.

YOLANDE MOREAU: Il n'était pas en slip...

JÉRÔME: Ah mais y'a des gens comme ça, les petites filles, c'est ça. Ma fille, elle adore l'image de Jésus, en slip sur la croix, elle trouve ça beau.

YOLANDE MOREAU: Ah oui ? Mais sur la croix, c'est quand même très violent.

JÉRÔME: Oui mais une image tellement banalisée.

YOLANDE MOREAU: Crucifié, il y a des clous, c'est très violent.

JÉRÔME: Oui mais elle est banalisée, l'image, quand même.

YOLANDE MOREAU: On aime bien. Je comprends mieux l'image de la Vierge alors. En bleu et blanc, avec toute la sérénité que ça représente.



Vous étiez en rébellion contre quoi ?

JÉRÔME: Donc ça a été une adolescence explosive.

YOLANDE MOREAU: Oui. Mais du jour au lendemain, c'est vrai que j'ai un peu... j'ai viré. C'est très marrant, le passage, parce que j'étais amoureuse de Dieu et puis c'était marrant parce qu'avec la sexualité qui naît... je me rappelle très bien des étapes parce qu'il y a eu Dieu, et puis j'ai été amoureuse de Dieu, et puis ça a revêtu les traits d'un... il y avait mon vicaire aussi, qui était de la paroisse, j'étais amoureuse de mon vicaire, mais il était un peu pas tellement séduisant, un peu gros, il transpirait un peu aussi, et puis je me suis dit : mais pourquoi tu t'attaches à lui ? Alors je me suis mis à penser, je ne sais pas pourquoi, à un curé espagnol. Pourquoi ? Qui avait les traits un peu basanés, avec des yeux noirs, il était très beau. Et puis je me suis dit un curé ça reste un curé, je m'ennuie. Pourquoi ne pas être amoureuse de quelqu'un comme moi, qui croirais en Dieu. Et puis au fur et à mesure, il y a eu les Moody Blues, il y a eu « Night in white satin » que j'écoutais en boucle, et petit à petit... j'ai porté des chaussures orange, une mini-jupe, et l'idée de Dieu à ce moment-là est partie. Je vous raconte le début de ma sexualité.

JÉRÔME: C'est fou, hein. « Night in white satin » par exemple, je pense que ça a été un événement fondateur pour beaucoup de gens.

YOLANDE MOREAU: Il y a eu ça puis les Beatles, une autre musique.

JÉRÔME: Ça crée la rebelle, ça ?

YOLANDE MOREAU: Ben oui mais c'est une adolescence très banale, comme plein d'adolescences...

JÉRÔME: Parce que vous disiez j'étais rebelle. Il y a des adolescences douces et des adolescences en colère et puis il y a des adolescences réellement rebelles. Vous étiez en rébellion contre quoi?

YOLANDE MOREAU: C'est difficile à dire. Je pense que comme beaucoup d'adolescents, c'est le moment où on fait des rêves, où tout est exacerbé. Voilà, c'est très banal comme plein d'autres adolescences, il y en a parfois qui se passent plus calmement que la mienne mais en même temps, elle est fédératrice peut-être de ce qui se passe après, de mes envies après.

« Sale affaire, du sexe et du crime ».

JÉRÔME: Quand est-ce que vous vous dites : « Ce sera ça, ce sera comédienne » ?

YOLANDE MOREAU: Alors ça, c'est plus tard, parce que là justement, j'avais toujours cette envie qui était différente, cette envie de vivre à la campagne, d'avoir une ferme, et le fait aussi de, je crois, d'être comédienne, ça m'a repris, mes enfants étaient en bas âge et j'ai repris par le biais du théâtre pour enfants. Je pense que c'est ça : mes enfants étaient petits et ça m'intéressait. Ça m'intéressait parce qu'ils étaient là et j'ai pu reprendre grâce au Théâtre de la Ville de Bruxelles. Avec Marcel Cornélis, Monique Dorsel, non pas Dorsel. Monique... Il y a la Galafronie qui était passée juste avant. C'était assez vivant.

JÉRÔME: Et puis, le premier grand événement de votre carrière, c'est « Sale affaire, du sexe et du crime », c'est ça ?

YOLANDE MOREAU: Oui.

JÉRÔME: Ce n'est pas la pierre fondatrice de tout ça ?

YOLANDE MOREAU: J'entends grand événement... chaque pièce est un grand événement. Le début au Théâtre des jeunes... En même temps, ça, effectivement, c'est important pour moi parce que c'est le moment où je vais après ces quelques années passées au Théâtre des jeunes de la Ville de Bruxelles, je



découvre des choses qui m'intéressent, comme Zouk, il y avait des clowns tchèques - j'avais vu un spectacle magnifique – qui m'ont bouleversée, on peut faire autre chose au théâtre qui m'intéresse... donc j'ai été suivre ces cours, c'était des cours avec Philippe Gaulier, qui était professeur à l'Ecole Lecoq avant, et en rentrant, je me dis : qu'est-ce que je fais ? Et je n'avais pas tellement envie de reprendre le théâtre pour enfants, je me dis j'ai envie de raconter des choses avec le théâtre pour adultes, et donc c'est là que je me dis que je suis tellement marginale qu'on ne viendra pas me chercher, donc il faut que je fasse mon truc moi-même et c'est comme ça que j'ai écrit « Sale affaire, du sexe et du crime », dans les bistrot. Puis j'entends parler du Festival de Rochefort, puis je m'inscris à Rochefort, voilà. Du coup, je tourne un peu...

JÉRÔME: Vous dites : j'étais à ce point marginale... En quoi est-ce que vous étiez si marginale ?

YOLANDE MOREAU: Marginale avec le boulot, parce que quand on commence ce travail, beaucoup de gens ont la filière de faire le Conservatoire, ou une école d'art dramatique, donc ils ont des professeurs, il y a une dynamique que se crée entre eux parce qu'ils se connaissent et ça suit dans les théâtres. Moi, je savais qu'on ne viendrait pas me chercher.



JÉRÔME: Et vous l'écrivez toute seule, dans les bistrot, ce spectacle.

YOLANDE MOREAU: Oui. Je travaille au bistrot... J'ai travaillé, pas loin d'ici, à la Bourse, il y avait un café dansant, qui n'existe plus maintenant, j'allais l'après-midi-là, parce que j'aimais bien, il y avait les vieilles qui venaient danser l'après-midi, c'était pendant que mes enfants étaient à l'école, ça m'arrangeait bien, et



ça m'a beaucoup interpellée parce qu'il y a quelque chose de ça dans le spectacle, cette envie d'amour avec des gens...

JÉRÔME: Eh oui, « Sale affaire, j'ai trempé dans un crime ».

YOLANDE MOREAU: Oui.

JÉRÔME: « C'est moche, hein ».

YOLANDE MOREAU: Voilà. Et il y avait des vieilles, ça me fascinait, elles se faisaient belles, et puis elles attendaient, c'était beaucoup de femmes, avec quelques hommes qui venaient, qui dansaient, de temps en temps j'allais danser, il fallait bien sinon... dans un café près de la Bourse, là, juste en face. Sinon dans un café à Hoeilaart, à côté de là où j'habitais, parce que sinon travailler, c'était dur de trouver des horaires donc j'aimais bien les cafés.

JÉRÔME: Et là, c'est un succès, « Sale affaire ». C'est un véritable succès, vous tournez énormément.

YOLANDE MOREAU: Du coup, je tourne beaucoup, oui, en France, en Suisse, les pays francophones, et j'ai mon premier contact au cinéma à cause de ça parce qu'Agnès Varda voit un extrait je crois, chez Gicquel, à la télévision, et elle m'invite pour tourner dans « Sept pièces, salle de bain, cuisine », un court-métrage qu'elle fait à Avignon. Donc c'est mon premier contact avec le cinéma.

JÉRÔME: Avec Agnès Varda, c'est pas mal.

YOLANDE MOREAU: C'est le top.

JÉRÔME: A choisir !

YOLANDE MOREAU: A choisir.

JÉRÔME: Et puis vous faites « Sans toit ni loi ».

YOLANDE MOREAU: Un peu plus tard, elle me rappelle, elle m'envoie un petit courrier, je n'avais pas le téléphone à ce moment-là, elle m'envoie un petit courrier : à bientôt pour un long. Je me dis oh, c'est gentil. Mais je n'y croyais pas en fait, donc je n'ai même pas répondu.

JÉRÔME: C'est vrai ?

YOLANDE MOREAU: C'est vrai. Et puis, elle dit : mais si, c'est vrai. Donc elle me recontacte et c'est « Sans toit ni loi ».

JÉRÔME: Et puis, il y a les Deschiens.

YOLANDE MOREAU: Après il y a les Deschiens. Alors c'est marrant, comme une chance entraîne l'autre : sur le tournage de « Sans toit ni loi », je rencontre Jacques Deschamps qui me parle de Jérôme Deschamps et qui me dit... qui voit mon spectacle et qui me dit : ça va t'intéresser. A ce moment-là, je me dis : mais comment je vais évoluer? Je ne me voyais pas faire une carrière d'humoriste.

JÉRÔME: Ah oui, humoriste, ce n'était pas un truc qui vous plaisait. Vous n'aviez pas envie d'être catégorisée là.

C'est une grande histoire de votre vie, les Deschiens?

YOLANDE MOREAU: Je n'avais pas envie de travailler toute seule. J'avais envie de travailler avec des gens et justement, je vais voir le spectacle de Jérôme Deschamps, indirectement j'ai vu une photo dans Libération, d'une femme qui remet son pull en place, comme ça, et puis je vois que c'est Jérôme Deschamps, puis je lis tout un article et je vois sa démarche où il a envie de partir des gens, de ce qu'ils sont. Et à ce moment-là je me dis : c'est ça qui m'intéresse ! Peut-être le même genre de démarche que j'avais pour « Sale affaire », mais en groupe.



JÉRÔME: C'est ça. Parler des gens normaux.

YOLANDE MOREAU: On est tous normaux mais...

JÉRÔME: Ah y'a des gens plus normaux que d'autres, Yolande, non ? Franchement.

YOLANDE MOREAU: On est tous normaux. On a juste des...

JÉRÔME: Des gens de la base, vous détestez quand on dit ça.

YOLANDE MOREAU: Oui parce que je ne comprends pas ce que ça veut dire « les gens normaux ». On a parfois des parcours différents, il y a des riches, des pauvres, mais...

JÉRÔME: Oui mais les Deschiens ne parlent pas des gens qui ont du fric...

YOLANDE MOREAU: Ah ça d'accord.

JÉRÔME: « Sale affaire » ne parle pas des gens qui ont du fric. C'est pour ça que je dis « les gens de la base ». C'est...

YOLANDE MOREAU: Oui mais normaux, oui, ce sont des gens qui m'intéressent. Peut-être que ces gens-là m'intéressent plus que d'autres, mais je ne parle pas des gens « normaux », des gens.

JÉRÔME: Et vous le contactez-vous, Jérôme Deschamps, pour arriver aux Deschiens, ou c'est lui ?

YOLANDE MOREAU: Oui. C'est avant les Deschiens. C'est plutôt du théâtre. Oui je le contacte. Je voulais aussi, à ce moment-là, je pense que je veux travailler à Bruxelles, travailler avec un groupe donc je vais voir ce qu'il faisait. Et j'y vais, en fait c'est une audition, il y a je ne sais pas, 500, 600 personnes, c'est énorme. Mais voilà je travaille avec eux, donc c'est le début de mes voyages à Paris, aller-retour, on commence avec « Lapin chasseur ».

JÉRÔME: Et puis « C'est magnifique ».

YOLANDE MOREAU: Oui. Et puis « Les pieds dans l'eau », « Les brigands », enfin j'ai travaillé 12 ans avec eux.

JÉRÔME: C'est une grande histoire de votre vie, les Deschiens ?

YOLANDE MOREAU: Oui !

JÉRÔME: Qu'est-ce qu'ils vous ont amené, à vous ? Dieu vous a amené quelque chose, Bob Dylan après. Et les Deschiens.

YOLANDE MOREAU: Tout le monde, toutes les rencontres qu'on fait nous amènent quelque chose. Parce qu'il y a une manière de travailler, de faire confiance à de toutes petites choses et de travailler artisanalement, ça j'ai beaucoup aimé. Et ce que j'ai appris avec eux, c'est de faire confiance à des toutes petites choses et d'avancer.

(Flics motards)

JÉRÔME: Est-ce qu'on peut dire à la télévision que c'est des gros cons, vous croyez ?

YOLANDE MOREAU: Pardon ?

JÉRÔME: Je peux dire à la télévision, que c'est des gros cons, vraiment ?

YOLANDE MOREAU: Qui ça ?

JÉRÔME: Les flics, là. C'est hallucinant, quelle agressivité quand même. Les Deschiens ne parlent pas de ce genre de cons.





YOLANDE MOREAU: Si, les Deschiens, ça parle de la violence de la vie, je trouve, oui, la violence de la vie.

JÉRÔME: Et le fait de devenir une vedette, parce qu'à un moment, les Deschiens font des spectacles et à un moment, ils font de la télévision, et on connaît le raz-de-marée qu'ils provoquent, à la télévision, particulièrement Canal+, à cette époque dans « Nulle part ailleurs », est-ce que le fait de devenir une vedette vous plait à cette époque-là, ou c'est quelque chose que vous rejetez ?

YOLANDE MOREAU: C'était curieux, amusant. La première fois où on est reconnu, c'est drôle, on ne s'y attend pas. On faisait des choses, on faisait plutôt du théâtre. Je me rappelle un jour, j'étais avec Philippe Duquesne, on était au Terminus Nord, le restaurant en face de la gare, et on a été très, très lentement aux toilettes pour voir si on nous reconnaissait. Et quelques mois après, c'était la folie, mais en même temps j'étais déjà suffisamment plus toute jeune pour que ça ne me prenne pas la tête parce que quand on ne passe plus à la télévision, 2 mois après, on nous reconnaît beaucoup moins dans la rue, je relativisais tout ça. Notre métier, c'est de faire les choses et chaque fois qu'on recommence une histoire, moi maintenant j'ai déjà fait plein de trucs, quand je recommence un truc, je me sens débutante, ou on repart de zéro en tout cas.

Je ne dissocie pas le rire des larmes.

JÉRÔME: C'est incroyable, cet impact des Deschiens, je me souviens, c'était presque un phénomène.



YOLANDE MOREAU: Oui, c'était assez curieux, on ne s'y attendait pas. Il y avait des soirées Deschiens. Les gens s'habillaient Deschiens.

JÉRÔME: Oui. Des défilés de mode. Il y a eu des défilés de mode Deschiens.

YOLANDE MOREAU: Oui. On a gardé des bons contacts. Il y en a plusieurs que je vois régulièrement.

JÉRÔME: Dans « Quand la mer monte », on en voit ...

YOLANDE MOREAU: Oui. Mon ami Lochet. Et puis avec Morel, je risque de faire un film à la rentrée, de Noémie Lowski, on va faire un couple à deux, ça m'amuse. Je les vois souvent.

JÉRÔME: Mais le rire, ce n'est pas tout. Ça ne vous aurait pas suffi.

YOLANDE MOREAU: Pour moi, c'est indissociable. Je ne dissocie pas le rire des larmes. De toute façon, tous les spectacles des Deschiens, c'est profondément grave hein. On rit... on parle de choses graves avec légèreté. Et moi, dans les films graves, j'aime toujours bien qu'à un moment donné, les gens rient. J'aime bien le rire qui est humain et j'espère avec Deschamps, parce que parfois, il y a des gens qui nous accusaient de se moquer des pauvres, ce que j'ai toujours réfuté, je n'ai pas ce sentiment-là, mais moi j'aime bien, dans les films tragiques... dans « Quand la mer monte », souvent il y a des gens qui rient à plusieurs passages, j'adore ça.

JÉRÔME: Ca m'a fait rire, ce film.

YOLANDE MOREAU: Hein ?

JÉRÔME: Il y a plein de scènes qui m'ont fait rire.

YOLANDE MOREAU: Tant mieux. Heureusement.

JÉRÔME: Bon il y a des moments où on a la gorge tout à fait serrée, mais on rit, bien sûr.

YOLANDE MOREAU: Je suis contente de ça.

JÉRÔME: Je lisais une phrase de vous, vous disiez : on parvient à être drôle quand on comprend qu'il faut en fait simplement jouer avec ses défauts. Un truc dans le genre.

YOLANDE MOREAU: Oui c'est la base, en fait, des fois, des années assez loin maintenant, mais parfois les trucs de clowns, la plus grande leçon que j'ai eue, chez Philippe Gaulier justement, on suivait des cours de clowns, il y avait une femme qui était là, qui était un peu coincée, elle venait là pour se décoincer, elle voulait être institutrice. Elle était terrible! Philippe Gaulier disait : dis donc bonjour, ma chérie. Elle disait : bonjour. Et tout le monde riait. Cette fille, elle devait être malheureuse parce qu'il y avait quelque chose de son être coincé qui nous faisait profondément rire. Si elle avait la distance pour comprendre et l'accepter, c'était formidable. Et je me suis toujours dit ça: si on arrive à ça, à ne pas tricher et être simplement soi, être, on peut avoir quelque chose que les autres retrouvent ou s'identifient, ça peut faire sourire parce que c'est humain. C'est tout bêtement ça.





C'est un métier qui vous rend heureuse ?

JÉRÔME: A votre avis, c'est quoi les défauts avec lesquels vous jouez vous, justement ? Parce que pour jouer avec, il faut en avoir conscience, on est bien d'accord.

YOLANDE MOREAU: Oui. Mais... dès qu'on a aussi parfois conscience, il faut faire attention parce que des fois, je me tiens mal, le dos voûté, je suis un peu... et parfois, en jouant...

JÉRÔME: Vous jouez avec ça ?

YOLANDE MOREAU: J'en ai joué mais parfois... c'est intéressant aussi, comme avec Martin Provost: dans «Où va la nuit », c'était bien parce qu'il me force à trouver autre chose, et ça, c'est intéressant aussi. Parce que je dis tout et son contraire.

JÉRÔME: C'est ça, être actrice, non ?

YOLANDE MOREAU: Oui.

JÉRÔME: C'est un métier qui vous rend heureuse ?

YOLANDE MOREAU: Oui. C'est un métier en même temps stressant, c'est stressant, parce qu'il y a des fois où j'ai eu envie de tenir... de faire autre chose, d'avoir un truc où j'avais une bonne fatigue physique le soir puis bien dormir, avec la conscience d'avoir fait un travail bien fait. Tandis qu'ici, ce n'est pas ça et en



même temps, c'est passionnant. Mais oui, j'ai eu envie d'ouvrir un petit café avec un plat du jour, quand j'avais une quarantaine d'années, j'ai eu envie d'ouvrir une pépinière, parce que j'avais la passion des plantes, et maintenant je n'ai plus envie de changer. Là je... C'est marrant, il y a un moment, quand j'écris le deuxième, mon nouveau scénario là, pendant un temps, c'est douloureux, je dois me forcer à me mettre au travail, et puis vient le moment d'excitation et de plaisir. Et quand même je me dis : oui, j'ai de la chance et je suis heureuse de pouvoir faire ce métier-là.

JÉRÔME: Et qu'est-ce qui vous plaît dans les jardins, les pépinières, dans les légumes, dans les plantes ? C'est votre truc, visiblement.

YOLANDE MOREAU: Oui, j'aime bien.

JÉRÔME: C'est quoi ? Les mains dans la terre ?

YOLANDE MOREAU: Y a ça. Ça remet les pendules à l'heure, je trouve. C'est comme le fait de vivre à la campagne. Les saisons. J'adore voir pousser. D'ailleurs, Martin, c'est marrant, on a ça en commun, Martin Provost avec qui j'ai fait « Où va la nuit »...

Il faut entretenir son ego.

JÉRÔME: « Séraphine » et « Où va la nuit ».

YOLANDE MOREAU: Voilà, il a ça aussi, on s'est retrouvé là-dessus, c'était marrant.

JÉRÔME: Le fait d'être reconnue par le métier, parce que vous avez tout de même eu deux Césars de la meilleure actrice, ce n'est pas anecdotique quand même, est-ce que c'est important pour vous ? Il y en a eu un pour « Quand la mer monte », et un pour « Séraphine ». C'est ça ?

YOLANDE MOREAU: Oui. Ça me fait plaisir. Je ne vais pas bouder mon plaisir, je suis contente de ça, en même temps je remets les choses à leur place, c'est-à-dire, dès qu'on a fini, on doit recommencer, on repart de zéro. Il n'y a rien qui est acquis. Mais ça me fait plaisir, oui. Ils sont dans ma grange, entourés d'une Vierge, une Vierge Marie, j'ai rendu le coin un petit peu...

JÉRÔME: Sacré.

YOLANDE MOREAU: Non justement, c'est un peu ludique parce que...

JÉRÔME: Oui, c'est ça, ce n'est pas sur la cheminée...

YOLANDE MOREAU: Non. Mais ça fait plaisir, il y a une reconnaissance. En même temps, je dis toujours que ça me semble toujours bizarre mais je ne vais pas bouder mon plaisir. Et puis ça, entretient mon ego, il faut entretenir son ego.

JÉRÔME: Et puis un petit peu d'amour, ça ne se refuse pas. C'est un peu ça, quand même.

YOLANDE MOREAU: Oui, bien sûr.

JÉRÔME: Le lien qui vous lie au public, l'amour, la tendresse, les sourires que vous pouvez recueillir du public parce qu'il vous aime, est-ce que c'est quelque chose d'important pour vous, dans votre vie ?

YOLANDE MOREAU: Je crois que ça me fait plaisir, oui. Ça me fait plaisir, quand même je me dis que j'ai de la chance, c'est vrai que j'ai des sourires plutôt gentils, je croise les gens dans la rue, ceux qui me reconnaissent... c'est gentil. Alors, profondément : est-ce qu'on fait ce métier pour être aimé ? Parfois peut-être un peu. Des fois, c'est marrant de se dire qu'on est comédien... en même temps je ne vais pas faire une psychanalyse de tout ça mais je ne suis quand même pas dupe, et que c'est curieux de se dire : on va faire entendre sa voix. C'est faire entendre sa voix, être comédien. Après, heureusement, c'est quand même plus universel, on fait un film aussi, même dans « Quand la mer monte », je raconte quand même



des choses qui m'ont concernée puisqu'il s'agit d'une femme en tournée, tout ça, mais ça devient... je ne raconte pas ma vie, ça devient l'histoire de tous.

JÉRÔME: C'est avant tout une histoire d'amour.

YOLANDE MOREAU: C'est une histoire d'amour, ça raconte aussi le désir, ça raconte une femme qui vieillit pour moi, ça raconte les tournées, ça raconte... ce qu'on met dans les pièces de théâtre et comment on vit sa propre vie, le parallèle entre les deux, ça raconte tout ça.

JÉRÔME: C'est l'histoire d'une femme qui est sur la route, qui a un mari, où ça a l'air d'être un couple très stable, ils font des travaux dans leur maison, et puis elle tombe amoureuse d'un homme...

YOLANDE MOREAU: Oui, et il y a ce parallèle avec le spectacle, ce qu'on met dans le spectacle, qu'est-ce qu'on rêve dans le spectacle. Pour moi, c'est important. Et il y a ce parallèle sans arrêt... enfin c'est votre interprétation, c'est bien.

JÉRÔME: Ah non, bien évidemment, c'est son poussin. J'avais adoré tout le film de Martin Provost.



JÉRÔME: Je voyais, au début de votre carrière cinématographique, après Varda... on ne vous a proposé que des concierges et des bonnes. Vous avez été de service concierge ou bonne.

YOLANDE MOREAU: Oui. Mais parce que je pense qu'il y a les Deschiens. Ça devait faire peur à pas mal de réalisateurs, et on s'est dit tiens, pour faire un rôle un peu, concierge ou bonne, des rôles un peu hauts en couleurs, on n'avait pas trop le temps de faire beaucoup de cinéma parce qu'on tournait énormément et donc, des petits rôles de composition avec des personnages un peu forts en gueule... Mais je suis contente aussi que maintenant, on me propose autre chose.



JÉRÔME: Oui, j'imagine.

YOLANDE MOREAU: C'est intéressant, pour moi, j'ai l'impression de débiter au cinéma.

JÉRÔME: Parce que c'est depuis quand ? Même dans « Amélie Poulain », c'est ça.

YOLANDE MOREAU: Oui mais là, c'était déjà intéressant. C'est ça mais en même temps, c'est un vrai rôle. Peu importe que ce soit une bonne ou une bouchère, du moment qu'il y a quelque chose à raconter. Il y a eu d'autres choses aussi. Des chouettes rôles avec Dominique Cabrera... Mais là, je trouve que les choses ont aussi beaucoup changé depuis « Quand la mer monte », avec évidemment « Séraphine », mais d'aborder autre chose, ça me plait.

On va faire un film, ça va passer très vite...

JÉRÔME: C'est dingue parce que quand on regarde... c'est vraiment vous qui vous êtes faites, parce que quand vous faites du théâtre pour enfants, vous écrivez « Sale affaire » et c'est ça qui vous lance vraiment dans le théâtre d'adultes et sur la route du succès, c'est vous qui vous offrez votre premier grand rôle au cinéma avec « Quand la mer monte », parce que vous écrivez le film, on dirait que vous avez toujours dû vous servir.

YOLANDE MOREAU: Mais je n'ai pas pensé...

JÉRÔME: Pour montrer aux gens : je sais faire ça aussi...

YOLANDE MOREAU: Non je ne l'ai pas vécu comme ça parce que « Quand la mer monte », je l'ai réalisé avec Gille Porte et c'est lui qui avait eu cette idée et je me suis dit tiens, l'idée est intéressante. Je l'ai plutôt vécu comme une histoire artistique. Je ne pensais même jamais qu'un jour on serait sur les grands écrans. On s'est dit : on va faire un film, ça va passer très vite, ça va être vu par une minorité de gens. Mais c'était le chemin qui m'intéressait. J'ai jamais pensé qu'un jour ni qu'on ait un César, ni que ça soit vu, ni que ça devienne un succès populaire. Tant mieux, ça l'est devenu. Tant mieux, on fait quand même du cinéma pour ça. Mais je ne fais pas les choses pour dire : attention, j'existe. Je l'ai vécu comme... oui j'ai eu la chance de... c'était très amusant de faire ce film, de l'écrire, on avait très peu de sous pour le faire, c'était archi compliqué, toute une équipe sous payée, on l'a fait dans des conditions vraiment difficiles.

JÉRÔME: Et puis il y a une autre... vous parlez de Dominique Cabrera, vous parlez de Martin Provost, il y a une autre association intéressante dans votre vie, c'est avec Gustave Kervern et Benoît Delépine...

YOLANDE MOREAU: Oui !

JÉRÔME: Qui eux aussi sont issus de la télévision et aussi de Canal+ avec Groland, vous avez fait la plupart de leurs films...

YOLANDE MOREAU: Oui, j'y retourne d'ailleurs cet été, je ne sais même pas ce que je vais faire, je les aime, je vais faire une pano, je vais faire un passage.

JÉRÔME: Dans leur prochain film avec Benoît Poelvoorde.

YOLANDE MOREAU: Oui.

JÉRÔME: Et Dupontel.

YOLANDE MOREAU: Et Dupontel.

JÉRÔME: Qui font des punks à chien.

YOLANDE MOREAU: Vous êtes bien au courant. Et là, j'y vais, parce que c'est mes amis.

JÉRÔME: Vous ne savez pas ce que vous allez jouer.

YOLANDE MOREAU: Non.



JÉRÔME: Vous ne leur demandez même pas.

YOLANDE MOREAU: Là non.

JÉRÔME: J'y vais.



YOLANDE MOREAU: Oui, mais c'est des amis. Et puis j'aime ce qu'ils font. Voilà.

JÉRÔME: « Louise Michel » et « Mammuth », les films que vous avez faits avec eux, c'est quand même deux très bons rôles, l'air de rien. Ils vous gâtent.

YOLANDE MOREAU: Oui. Ils me gâtent et puis j'aime leur cinéma. Il ne ressemble à aucun autre. C'est eux... Et puis je trouve qu'ils font des films, aussi quelque part, c'est des films qui racontent des choses importantes, des films sociaux, et aussi bien que les films des Dardenne avec une autre manière de les raconter. Je trouve ça une toute autre manière, une toute autre approche. J'aime autant les Frères Dardenne, mais je trouve ça très chouette que ça existe.

JÉRÔME: Vous connaissez cet endroit ?

YOLANDE MOREAU: Bien sûr !

JÉRÔME: C'est vrai ?

YOLANDE MOREAU: J'y ai passé pas mal de temps. Oui. Beaucoup de mon mobilier vient d'ici. Je les aime en semaine. On va chercher Martin Provost.

JÉRÔME: Où est-il, d'ailleurs ? Il est en train de chiner.

YOLANDE MOREAU: Sûrement. On a de la chance avec le temps.

JÉRÔME: C'est un super endroit.



YOLANDE MOREAU: C'est génial. En plus, je trouve encore des vraies Puces ici. Surtout en semaine. Par rapport à ce qu'on voit en France. J'aime bien les vraies Puces, avec les objets qui racontent une vie.

JÉRÔME: C'est terrible, j'adore. Je ne vois pas où il est.

YOLANDE MOREAU: Moi non plus.

JÉRÔME: Mais on va le trouver.

YOLANDE MOREAU: Voilà. Je vais aller voir s'il est là.

JÉRÔME: Vous voulez aller voir s'il est là ? Allons le chercher alors.

JÉRÔME: Pour vous souhaiter la bienvenue, je vous offre une bouteille de gibolin. Je sais que vous adorez ça.

MARTIN PROVOST: J'adore ça.

YOLANDE MOREAU: Et le poireau aussi.

J'étais subjugué par Yolande.

MARTIN PROVOST: Tous les matins, je bois mon gibolin et je me sens très bien. Je suis un peu coincé, là.

JÉRÔME: Mais virez ça.

MARTIN PROVOST: Le chou rave c'est bon, tu m'en as offert.

JÉRÔME: Elle vous oblige à bien manger.

MARTIN PROVOST: Oui. On est voisin. On fait des échanges de potager, de petits légumes, de petits semis.

JÉRÔME: Vous êtes un vrai Normand, vous?

MARTIN PROVOST: Pas du tout.

JÉRÔME: Pas du tout, hein.

MARTIN PROVOST: Non.

YOLANDE MOREAU: Un Breton pure souche.

MARTIN PROVOST: Un Breton. Moitié breton, moitié parisien. J'ai vécu toute mon enfance en Bretagne.

JÉRÔME: Donc c'est le fameux Martin Provost dont vous nous avez beaucoup parlé.

YOLANDE MOREAU: Voilà, c'est lui.

MARTIN PROVOST: Moi-même. Qu'est-ce que tu as dit d'abord ?

YOLANDE MOREAU: Beaucoup de choses, en principe ils savent déjà tout.

MARTIN PROVOST: Ce n'est pas par ici qu'on avait tourné « Les Ciseaux Dorés » ?

YOLANDE MOREAU: Non. Si, par là.

MARTIN PROVOST: La boucherie est là.

YOLANDE MOREAU: Par-là, et une rue plus haut. La rue Haute.

MARTIN PROVOST: Un magasin extraordinaire, c'est là où il y a tous les mannequins, quand tu t'arrêtes pour pleurer.





YOLANDE MOREAU: C'est plus haut.

MARTIN PROVOST: La boucherie est là.

YOLANDE MOREAU: Non, c'est plus haut et là-bas.

JÉRÔME: Dans la rue du dessus.

MARTIN PROVOST: Et la dame ne voulait pas qu'on tourne et finalement, on l'a eue aux sentiments.

JÉRÔME: En parlant du gibolin, c'est dans les Deschiens que vous avez découvert.

MARTIN PROVOST: Ce n'est pas les Deschiens pour moi, c'était Jérôme Deschamps. C'était les spectacles, que j'ai vus à Avignon et à Chaillot, « Le lapin chasseur ». C'est là où j'ai vu Yolande la première fois.

JÉRÔME: Et quoi ? Elle vous a tapé dans l'œil, comme on dit ?

MARTIN PROVOST: Il y avait Yolande, François Morel, il n'y avait pas que Yolande. C'était un ensemble.

JÉRÔME: Mais c'est avec Yolande que vous avez fait vos films.

MARTIN PROVOST: Ah oui, mais...

YOLANDE MOREAU: Ah, heureusement qu'il ne fait pas un film avec tout le monde !

MARTIN PROVOST: Mais Jérôme Deschamps, c'était vraiment important à l'époque.

YOLANDE MOREAU: Ah oui !

MARTIN PROVOST: Moi je venais du théâtre aussi, je faisais du théâtre, j'étais comédien, et les spectacles de Jérôme Deschamps... c'était toute une bande avec Yolande au cœur de cet univers-là, elle incarnait ça.

JÉRÔME: Et qu'est-ce que vous vous êtes dit la première fois que vous avez vu cette femme ?

MARTIN PROVOST: J'étais subjugué. J'ai été subjugué.

JÉRÔME: C'est vrai ?



MARTIN PROVOST: Oui. Parce que c'était très nouveau. Il y avait non seulement cet univers poétique mais aussi cette espèce de carrure, j'en reviens toujours à l'actrice métaphysique, il y avait quelque chose de très grand sur scène. Yolande m'a toujours fait un peu penser à Zouc. Quelque chose de cet univers-là en tout cas, qui est très rare.

JÉRÔME: Zouc qui est un mime suisse.

YOLANDE MOREAU: Pas mime, pour moi elle est comédienne, elle a écrit ses textes, elle a fait ses...

MARTIN PROVOST: C'était le début des one woman show, elle faisait des spectacles toute seule. C'était très fort. Une vraie force, un vrai point de vue sur le monde.

JÉRÔME: Vous êtes quelqu'un de fort, Yolande?

YOLANDE MOREAU: Paraît-il.

JÉRÔME: C'est vrai ? Vous êtes quelqu'un de robuste ?

YOLANDE MOREAU: Heu... je ne sais pas.

JÉRÔME: Ou tout ça, ce n'est que de la prose.



YOLANDE MOREAU: Je ne sais pas.

MARTIN PROVOST: Tu te souviens... le dernier plan de « Séraphine », tu ne te souviens pas ? J'étais venu vers toi... Je peux raconter un truc ?

YOLANDE MOREAU: Oui.

MARTIN PROVOST: On avait tourné le dernier plan de « Séraphine », quand elle marche vers l'arbre avec sa chaise... je me souviens, j'étais derrière la caméra, j'ai vu ce qui se passait, j'étais bouleversé, le dernier



plan du film, pour le metteur en scène... je me suis mis à sangloter comme un enfant de 5 ans. J'avais un peu honte vis-à-vis de mon équipe. Tu te souviens, je suis venu vers toi, tu es venue vers moi pour me demander : c'est bien ? Et je me suis mis à sangloter comme un enfant. Je me suis mis comme ça contre toi et je sentais toute sa chaleur. Toute la force de Yolande m'a accueilli, m'a bercé. C'était très mignon. Tu es forte. Plus forte que moi. Mais la force, ça va avec la fragilité. Ça ne veut rien dire. La plus grande force va avec la plus grande fragilité. C'est un jeu toujours entre les deux. Sinon, c'est le macho.

JÉRÔME: Est-ce que vous avez des grandes amitiés dans ce métier, Yolande ?

YOLANDE MOREAU: Oui.

JÉRÔME: Qui ?

YOLANDE MOREAU: Déjà Martin. Je le dis souvent, souvent on croit que... c'est vrai que quand on voit les choses, la promotion du film, Martin, c'est autant une aventure humaine qu'artistique. Il y a les deux. En tout cas, j'ai ça avec Delépine et Gustave Kervern aussi. Après, c'est vrai qu'il y a des gens qu'on rencontre et qu'on aime beaucoup mais ça ne devient pas nécessairement des gens qu'on voit régulièrement. Martin fait partie des gens que je vois régulièrement en dehors du travail.

J'ai été fidèle à Yolande.

JÉRÔME: Vos plus beaux partenaires de cinéma, ça a été qui ? Parce que vous avez joué avec des hommes et des femmes. Ça a été qui les plus beaux partenaires ? Ceux avec lesquels, vraiment, le jeu est un plaisir ?

YOLANDE MOREAU: Mais il y a aussi... dans la question, je fais attention parce qu'il y a des partenaires, évidemment je pense tout de suite à mes 12 années chez Deschamps où on a l'occasion, le temps de bien se connaître, de savoir comment on fonctionne. Après ça, je sais que dans les films, on a une admiration, tout à coup, ce qui me vient, je me rappelle de Michael Lonsdale, je suis fascinée par Michael Lonsdale. Oui ça reste un souvenir... J'ai plein de gens comme ça. J'avais tourné avec Depardieu, je dois dire que j'étais dans mes petits souliers, c'est quand même quelqu'un qui m'impressionne. Il y a une scène où on devait s'embrasser, dans « Mammuth », on est tous les deux un peu forts et...

JÉRÔME: La scène dans la douche ?

YOLANDE MOREAU: Oui voilà, j'étais en train de m'épiler et puis on doit... je devais l'embrasser, et puis ça va vite avec Delépine, les tournages se passent en 1 mois, on devait s'embrasser, on était tous les deux un peu forts, je me dis : on ne va jamais y arriver ! Commence un fou rire, un peu nerveux aussi. Je me suis dit : reprends toi parce qu'on a 2 prises, hein. Mais quand je vois le film, je vois l'œil de la blague. Je vois mon œil qui rit.

JÉRÔME: Pourquoi après « Séraphine », qui est un rôle absolument splendide, qui est j'imagine pour une actrice un joli cadeau, quand quelqu'un vient vers vous en disant : je pense que c'est toi qui doit jouer cette belle chose-là, pourquoi votre film d'après, c'est encore Yolande ? Parce que justement, le luxe de ce métier d'artiste, c'est de pouvoir être infidèle. Non ?

MARTIN PROVOST: Oui mais il y a plusieurs façons d'être infidèle. Je n'ai pas été fidèle à mes producteurs. C'est une autre productrice qui est venue vers moi, Julie Salvador, voilà, j'ai quand même commis des infidélités. Mais j'ai été fidèle à Yolande.

JÉRÔME: Pourquoi ?



MARTIN PROVOST: Parce qu'il y avait le désir. A partir du moment où il y a du désir, tout est possible. Ça a été une telle expérience « Séraphine », pour moi, et je pense pour toi aussi...

YOLANDE MOREAU: Pour moi aussi.

MARTIN PROVOST: C'était évident qu'on allait continuer ensemble. Pour moi, quand ça se passe aussi bien, qu'il y a une telle rencontre, autant amicale que...

YOLANDE MOREAU: La question ne s'est même pas posée.

MARTIN PROVOST: C'est évident. J'ai déjà un autre projet en tête. Même si le prochain, je ne le ferai pas avec Yolande, j'ai d'autres idées.

JÉRÔME: Il vous laisse tomber.

MARTIN PROVOST: Je vois ça comme un peintre, on n'a pas 50 mille muses. Yolande m'inspire à chaque fois. Dès que je la vois, je l'observe, à chaque fois elle m'inspire quelque chose. Je me dis tiens, je vois... quelque chose qui se met en route. Tous les acteurs ne me font pas cet effet-là.

YOLANDE MOREAU: Un petit bisou.

MARTIN PROVOST: Tant que ce sera ça...

YOLANDE MOREAU: Voilà.



Le cheminement est presque plus important que le résultat.

JÉRÔME: C'est vrai que c'est un petit peu un métier d'infidélités non, Yolande ?

YOLANDE MOREAU: Je ne vois pas ça comme ça, moi. Quand je vous dis que je retourne pour les films de Delépine c'est fidèle aussi, et que je ne sais même pas ce que je vais faire, je fais une apparition, ça me plaît bien, cette idée-là aussi, et puis je trouve que ce n'est pas de l'infidélité. Ici, Martin me pousse vers autre chose, ça, j'ai raconté juste avant qu'il soit là, mais dans « Où va la nuit », il me pousse aussi vers quelque chose des fois que je ne connais pas...

JÉRÔME: C'est-à-dire ?

YOLANDE MOREAU: Fidèle à Martin, et puis on cherche du nouveau dans son métier. C'est ça, l'important. C'est pour ça, ce métier n'est pas fait d'infidélités, pour revenir à votre question, je pense qu'il faut rester curieux...

MARTIN PROVOST: Ouvert.

YOLANDE MOREAU: Ouvert. Effectivement, c'est gai de faire des choses différentes. Parfois Martin, moi aussi, j'ai envie de faire une chose un peu légère, Martin va faire un autre film avec quelqu'un d'autre, mais moi aussi, avec Sylvain Chomet, et là aussi, je sais que je vais faire quelque chose qui est beaucoup plus léger, et je ne sais pas ce que ça va être. Ça va être de nouveau une expérience nouvelle.

MARTIN PROVOST: Puis je crois que de toute façon, dans l'art, puisqu'il en est quand même question, c'est quelque chose d'intérieur qui fait qu'à un moment il y a œuvre, passage à l'acte. Donc tout ça dépend du cheminement et c'est le cheminement qui est important, c'est presque plus important que le résultat. Ce qui vous pousse vers telle ou telle personne, vers telle ou telle chose, c'est la liberté. C'est la liberté de comprendre, de découvrir, d'apprendre et d'ouvrir quelque chose, pour moi on est un petit point dans le monde, mais un petit point qui pense et on doit rendre compte de quelque chose. Donc le mot fidélité ne me paraît pas, pardon, totalement juste par rapport à cette démarche, parce que le mot fidélité, on l'entend comme un devoir, et il n'y a pas de devoir dans l'art, il y a attraction, il y a désir, découverte, et puis, il y a surtout ce cheminement intérieur qui fait qu'à un moment, ce sera telle personne pendant un certain temps et puis on dira au revoir, mais il n'y a pas de trahison. S'il y a un enfermement, c'est là où il n'y a plus d'art.

JÉRÔME: Bien sûr.

JÉRÔME: Comment vous vous positionnez, Yolande, dans ce cinéma qui fait quand même la part belle aux femmes de 38 kg, de préférence très jeunes ?... C'est une réalité, hein !

YOLANDE MOREAU: J'en fais deux pour le prix d'une.

JÉRÔME: C'est vrai. Vous voyez ce que je veux dire ou pas ?

YOLANDE MOREAU: 2 x 38 kg.

MARTIN PROVOST: Tu n'étais pas obligée de le dire.

JÉRÔME: Non mais c'est vrai !

MARTIN PROVOST: Tu n'étais pas obligée de préciser.

YOLANDE MOREAU: Oh ben...

JÉRÔME: Vous avez été loin dans la précision.

YOLANDE MOREAU: Je calcule, ce n'est pas ça non plus.

JÉRÔME: Comment vous vous positionnez là-dedans ? Parce que c'est vrai qu'on peut regarder les sorties cinéma et regarder les actrices, effectivement, ce n'est même plus une tendance...



MARTIN PROVOST: Elles mentent.



Je ne suis plus vraiment jeune mais il y a des rôles bien à jouer à mon âge.

JÉRÔME: C'est presque une discipline. C'est-à-dire qu'au cinéma, les femmes sont maigres, jolies et jeunes.

YOLANDE MOREAU: Oui mais au cinéma, je pense que ce n'est pas vrai. Je pense que justement, au cinéma, ce qui est génial, d'abord on peut jouer... je peux jouer, si j'ai la santé, à plus de 90 ans, nonante en Belgique, je parle comme en France, là.

JÉRÔME: 90 ans.

YOLANDE MOREAU: On peut jouer à 90 ans et tous les âges sont possibles.

JÉRÔME: Vous voyez ce que je veux dire ?

YOLANDE MOREAU: Je vois bien ce que vous voulez dire mais je ne me sens pas prisonnière de ça dans la mesure où je trouve que... si on a toutes des personnages qui sont que beaux et que de 25 à 30 ans, on n'est pas représentatif non plus.

JÉRÔME: Non mais il n'y a presque que ça. Vous êtes une exception, quand même. Bien sûr.

YOLANDE MOREAU: Heureusement qu'il n'y a pas trop de monde sur la place.

MARTIN PROVOST: Heureusement, ça veut dire aussi que c'est possible. Il faut se battre pour ça. C'est le dictat des magazines. De la télévision...

YOLANDE MOREAU: Et puis je ne suis plus vraiment jeune, mais il y a des rôles bien à jouer avec des femmes de mon âge.

JÉRÔME: Clairement. Je suis totalement pour. Je vois juste que vous êtes une exception et je trouve ça dommage.



YOLANDE MOREAU: Heureusement qu'il n'y en a pas trop.

JÉRÔME: Ça vous ferait moins de boulot.

YOLANDE MOREAU: Et puis quand je vois des femmes qui vieillissent bien, je me dis quand même que c'est très intéressant. Que ce soit des femmes ou des hommes. Simone Signoret, je trouve qu'elle a fait des choses formidables étant âgée. Dieu sait ce qu'elle était belle.

MARTIN PROVOST: Oui mais elle acceptait de se détruire, c'est ça qui est formidable.

JÉRÔME: Elle ne l'a pas caché.

MARTIN PROVOST: Quand elle a tourné « Room at the top », plus personne ne voulait d'elle et d'un seul coup, elle a eu l'Oscar alors qu'on pensait que sa carrière était bousillée. Mais elle avait accepté quelque chose qui à l'époque, était totalement révolutionnaire.

Il faut se mettre dans la tête qu'on va vivre 100 ans.

JÉRÔME: Vieillir.

MARTIN PROVOST: Vieillir et se montrer défaite.

JÉRÔME: C'est dingue, parce que c'est quand même la chose la plus naturelle du monde.

MARTIN PROVOST: Oui mais regardez, Danielle Darrieux c'est pareil.

YOLANDE MOREAU: Jeanne Moreau.

JÉRÔME: Elle fait beaucoup de films, Jeanne Moreau ?

MARTIN PROVOST: Ah oui !

YOLANDE MOREAU: Oui. Et puis, elle fait des choses intéressantes, elle ose aller vers les jeunes cinéastes, elle ose faire des choses...

JÉRÔME: Moi, j'adore mais franchement on ne la voit plus en haut de l'affiche sur des films qui font l'événement.

MARTIN PROVOST: Elle n'a pas loin de 80 ans.

JÉRÔME: Mais c'est dommage.

MARTIN PROVOST: Quand même, elle est là.

JÉRÔME: Vous, vous l'adorez, Jeanne Moreau ?

YOLANDE MOREAU: Ah oui.

JÉRÔME: Je sais bien qu'elle vous écrit des petits mots.

YOLANDE MOREAU: Pas un petit mot mais elle a écrit un petit mot sur moi dans...

JÉRÔME: C'est sympa, quand même.

YOLANDE MOREAU: Oui, c'est sympa, mais je ne la connais pas. Mais voilà quelqu'un qui vieillit bien et qui reste ouverte et curieuse. Donc c'est ce qu'on souhaite, de vieillir comme ça.

JÉRÔME: Carrément, mais en France encore, le crime n'est pas total mais regardez dans le cinéma américain par exemple : les vieilles, elles ont 30 ans. Quand on voit Annette Bening aujourd'hui dans un film, elle est juste aussi belle que quand elle avait 30 ans. Elle n'est pas marquée par le temps. Même chose avec Meryl Streep. Qui sont les deux qui jouent vraiment.

MARTIN PROVOST: Ça ne veut plus rien dire aujourd'hui, on va vivre 100 ans, il faut se mettre ça dans la tête. Le monde a changé. Quelque chose a changé radicalement. On a 50 ans, on joue des personnages de 40. Je le vois chaque fois que je fais un casting. Les acteurs qui ont 60 ans jouent des rôles qu'il y a 30



ans, on jouait à 40. Vraiment, quelque chose a changé. Il faut se mettre dans la tête qu'on va vivre 100 ans.

JÉRÔME: Vieillir, c'est une force pour une actrice? Vous sentez que ça vous renforce?

YOLANDE MOREAU: Je ne sais pas si ça me renforce mais j'ai envie de vieillir le mieux possible. Il y a des choses différentes et des choses intéressantes à chaque âge et en vieillissant, on découvre des choses qu'on ne connaissait pas, des nouvelles choses, et c'est ce que je me souhaite en même temps, vieillir, bien sûr qu'on a tous envie de rester jeune. Ce n'est pas agréable.

MARTIN PROVOST: Ce n'est pas agréable mais il se passe autre chose.

YOLANDE MOREAU: Il se passe autre chose.

MARTIN PROVOST: On a mal aux genoux.

YOLANDE MOREAU: Voilà. J'aimais bien, l'affiche d'Agnès Varda, il y a une photo où elle se promène dans la rue, dans une manif, elle dit : j'ai mal partout.

MARTIN PROVOST: Oui, c'est merveilleux. Voilà, Agnès Varda, aussi quelqu'un d'exceptionnel.

YOLANDE MOREAU: Voilà, 80 ans, elle se balade avec sa petite caméra.

MARTIN PROVOST: 80 balais. Quand on voit « Les plages d'Agnès », ça me rend heureux.

YOLANDE MOREAU: Moi aussi. Maintenant, évidemment, il y a des choses que je ne pourrai plus faire. Si on me demande un truc, je ne sais pas... Je vais peut-être hésiter, si c'est en maillot léopard... je vais peut-être hésiter ça c'est sûr.



JÉRÔME: « Quand la mer monte », c'était il y a combien de temps ?

YOLANDE MOREAU: C'était en 2003. On a tourné en 2004.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Yolande Moreau

JÉRÔME: C'était y'a pas bien longtemps, on voit vos seins.

YOLANDE MOREAU: Ça fait 8 ans.

JÉRÔME: Il y a une scène de nu.

YOLANDE MOREAU: Il y a une scène de nu.

JÉRÔME: Qui est très belle.

MARTIN PROVOST: Dans les hortensias.

YOLANDE MOREAU: J'étais au montage, j'ai un peu sélectionné les images. Je ne suis pas folle non plus. Il ne faut pas croire. Je suis belge mais...

JÉRÔME: Mais pas dingue.

YOLANDE MOREAU: Pas dingue.



JÉRÔME: J'ai vu le dernier film d'André Téchiné et il y a une scène d'amour entre Dussollier et Bouquet, et c'est magnifique parce que Dussollier est dans son âge et c'est superbe.

MARTIN PROVOST: Oui parce que le regard est beau.

JÉRÔME: C'est tellement rare ! C'était très beau. C'est réconfortant.

MARTIN PROVOST: Il y a une scène très belle dans un film que j'adore, « Trois femmes » d'Altman...

YOLANDE MOREAU: Tu m'en as parlé il n'y a pas longtemps.

MARTIN PROVOST: « Trois femmes » d'Altman, ça vous dit quelque chose ?

JÉRÔME: Non.

MARTIN PROVOST: Il y a une scène avec Shelley Duvall, elle vit chez elle, c'est une femme qui parle tout le temps, elle accueille les parents de Sissy Spacek, c'est un film sur les échanges de personnalités, c'est très fort, elle entend du bruit parce qu'elle a accueilli les parents de Sissy Spacek qui sont vieux, croulants, et



puis elle entend du bruit, elle ouvre la porte et ils sont en train de faire l'amour et elle, elle n'a pas d'homme. C'est absolument extraordinaire. C'est un couple de 90 ans. Ils sont comme ça... lui, il dort tout le temps dans la journée... C'est merveilleux.

Quand j'étais à l'école

YOLANDE MOREAU: J'allais à l'école ici. Aux Dames de Marie. J'allais là.

MARTIN PROVOST: Ce n'est pas par ici qu'il y a les bureaux de la production ?

JÉRÔME: Non, c'est plus en dessous.

YOLANDE MOREAU: Moi j'allais à l'école là au-dessus.

JÉRÔME: C'est ici Notre Dame de Marie ?

YOLANDE MOREAU: Les Dames de Marie, c'est là, au Square Vergote.

JÉRÔME: Ah d'accord.

YOLANDE MOREAU: Je traversais, je venais de là, à l'époque il y avait des arbres au milieu.

JÉRÔME: Vous habitiez à Woluwe ?

YOLANDE MOREAU: A Woluwe, oui.

MARTIN PROVOST: Ça ne devait pas exister, les grands périphériques.

YOLANDE MOREAU: Alors ici, il y avait des arbres au milieu.

JÉRÔME: En fait, en 1958, pour l'Expo, c'est ça ? Est-ce que c'est à ce moment-là qu'ils ont fait ce boulevard ?

YOLANDE MOREAU: Non c'est plus tard, parce que quand j'étais à l'école...

JÉRÔME: Il n'existait pas encore ?

YOLANDE MOREAU: Non.

JÉRÔME: C'est là que vous êtes tombée amoureuse de Dieu !

YOLANDE MOREAU: Non c'est plus tard, parce que quand j'étais à l'école...

JÉRÔME: Il n'existait pas encore ?

YOLANDE MOREAU: Non.

JÉRÔME: C'est là que vous êtes tombée amoureuse de Dieu !

YOLANDE MOREAU: Si on met les choses dans l'ordre, aux Dames de Marie, c'est au début où j'y étais, oui. J'ai vite viré. J'ai donné du fil à retordre.

JÉRÔME: Aux Dames de Marie ?

YOLANDE MOREAU: Aux Dames de Marie.

JÉRÔME: On ne saura pas mais on se doute.

MARTIN PROVOST: N'empêche que dans « Séraphine », ça me fait penser, tu te souviens, on parle beaucoup de « Séraphine », c'est un bon souvenir, quand on tournait cette séquence... au début on ne trouvait pas vraiment, on avait beaucoup travaillé, c'était difficile, le premier jour de tournage, c'est tellement dur pour un acteur, de se retrouver avec toute cette pression, avec ces gens qui regardent, on attendait... pour moi aussi, ce n'est pas facile d'être un peu sur la sellette, et on allait tourner la séquence où elle venait demander de l'argent à Ulrich Tukur : Comment vous vous appelez ? Séraphine, monsieur. Tu te souviens ?

YOLANDE MOREAU: Oui.



MARTIN PROVOST: Et ça ne venait pas et je dis à Yolande : mais Yolande, pense à Dieu ! Tu te souviens de ça. Elle vit avec Dieu. On a dit « moteur », toute l'équipe... on était... et après, jusqu'au bout, tout était là ! C'était extraordinaire. Comme quoi ce jour-là, tu l'as retrouvé.

JÉRÔME: Il est toujours planqué quelque part.

MARTIN PROVOST: Je crois.

YOLANDE MOREAU: Nous voilà à la Retebe.

JÉRÔME: Tout à fait. C'est son petit nom. Eh bien, je vous souhaite une excellente journée.

MARTIN PROVOST: Merci.

JÉRÔME: A parler de « Où va la nuit ».

MARTIN PROVOST: « Où va la nuit ». Dans un débat, il y a un animateur, la première phrase qu'il me dit, c'est : alors Martin, où va la nuit ? Je l'ai regardé avec des yeux ronds, je ne savais pas ce qu'il voulait dire. Vers la lumière !

JÉRÔME: Vers le matin.

MARTIN PROVOST: Ben voyons !

JÉRÔME: Si on réfléchit un peu... Je vous souhaite une bonne journée.

YOLANDE MOREAU: Merci beaucoup.

